

tend dire *The Truth about the Dreyfus case*.

The Saturday Review (21 mai). — Divers articles sur M. Gladstone ; *S.S. Atlas*, par R. B. Cunninghame Graham ; *Mr. Shaw's Profession*, par Max Beerbohm, etc. — (28 mai). Une étude subtile et juste d'*Arthur Rimbaud*, par Arthur Symons ; une *Eclogue* de John Davidson, et diverses contributions, par Ernest E. Williams, Holt S. Hallet, Ernest Beckett, Max Beerbohm, etc. — (4 juin). Des articles de Ernest E. Williams, R. B. Cunninghame Graham, F. G. Aflalo ; un poème de John Davidson ; une critique d'art sur Carrière, Beardsley, Lautrec, Renouard, Vallotton, Lepère, etc. — (11 juin). Encore un poème de John Davidson ; une critique dramatique de Max Beerbohm qui a remplacé G. B. Shaw, malade et marié ; d'autres articles par Ernest E. Williams, W. Earl Hodgson, etc.

Literature (21 mai). — *Among my books, Montaigne*, par Mrs. Lynn Linton ; des articles sur *Sophie Arnould*, *Hermann Sudermann* et la *Poésie Persane* ; une *American Letter*, par Henry James — (28 mai). *Among my Books*, par Stanley Lane-Poole ; *The Academic Statesman*, au sujet de M. Gladstone ; un intéressant article du Prof. Dowden : *The Elizabethan Poetomachia* ; *Studies for Portraits*, par Frederic Wedmore. — (4 juin). A propos de *l'Art et la Morale* de M. Brunetière, une intéressante dissertation sur *The Inhumanity of Art* ; *Among my Books*, par sir Herbert Maxwell ; *Madame Guilbert*, par Henry Harland, des articles sur la magie et sur les dernières productions dramatiques en France. — (11 juin). Un *leading article* intitulé : *The Sterility of Oxford* ; *Among my Books*, par Frederic Harrison ; *Rosemonde*, par H. de Vere-Stacpoole ; *American Letter*, par Henry James.

The Outlook (21 mai). — Des appréciations et des souvenirs de M. Gladstone, par des membres du Parlement ; des articles financiers et politiques ; des comptes rendus dramatiques, littéraires, etc., des notes, et un poème *In Praise of War*, par Beekles Wilson. — (28 mai). Encore des *Gladstone Memories*, des articles politiques, *The Philosophy of the « Ring »*, et *Smart for Smart's Sake*, par J. Hepburn Millar. — (11 juin). *Why Live in London?* par Alexander Smellie ; *Harling*, par sir Herbert Maxwell, *The Conversion of Scotland*, par Neil Munro ; un compte rendu de *The Ambassador*, la pièce de John Oliver Hobbes (Mrs Graigie).

The University Magazine (juin). — *The Eighteenth Century View of Opera*, par Ernest Newmann ; *A modern conversation*, par John Fulfort ; *Twelve Years in a Monastery*, par G. Topham, etc.

The Bookman (juin). — Une quantité considérable de comptes rendus de livres récents ; un article sur un

nouvel écrivain : M. W. C. Scully; d'autres pages signées par le docteur Richard Garnett, le professeur Macalister, quelques portraits d'écrivains.

MEMENTO. — Louis Barsac : *Shadows and Fireflies*, 88 pages, 3 s. 6. d., Unicorn Press, London. — Edgar Jepson : *The Keepers of The People*, 358 pages, in-8, 6 s., C. A. Pearson, London. — *Some Welsh Children*, 177 pages, Elkin Matthews, London. — K. T. Hinkson : *The Wind in The Trees* ix-104 pages, Grant Richards, London. — G. Bernard Shaw : *Plays, Pleasant and Unpleasant*, 2 vols., xxvi-235 et xviii-320 pages, Grant Richards, London.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Polémiques hispano-cubaines. — Milo-Maria Fabra : *Presente y futuro*, 1 vol., Collection Elzevir illustrée de Juan Gili, Barcelone. — *La Verdad de la guerra*, 1 vol., Coll. Herres, Madrid. — *Zumalacarrequi*, 3^e Série, Tome 1^{er} des *Episodios Nacionales*, 1 volume en vente à l'administration des œuvres de Perez Galdos : Madrid. — Ramos Carrion : *Colorin, Colorao...* Librairie de Hermondo, Madrid. — Juan Ochoa : *Un alma de Dios*, nouvelle Coll. Elz. illustrée de J. Gili, Barcelone. — *Moreria y Galicia : Poëstias*, prologue d'Antonio de Valbuena, même collection. — *Revista critica de historia*. — *Revista contemporanea*.

L'analyse au jour le jour de la production littéraire à l'étranger, telle que l'a comprise le *Mercury de France*, n'offre pas seulement un intérêt au dilettante curieux de formules d'art inédites ou oubliées, elle peut à l'occasion fournir une documentation précieuse quand la destinée fait passer à l'état de sanglante réalité tel ou tel problème social longtemps méconnu et traité à la légère.

Notre rubrique est de création trop récente pour qu'il soit possible de chercher dans ces colonnes la trace de l'incendie qui s'étend actuellement de Cuba aux Philippines : nos lecteurs du moins pourraient avoir intérêt à apprendre qu'il y a cinq à six ans, un débat contradictoire et littéraire mit en évidence les revendications cubaines : une véritable escarmouche eut lieu dans la *Espana Moderna* entre l'illustre Juan Valera, champion de la métropole, et le brillant Rafael Merchan, lequel mit sa subtile dialectique au service de la cause de ses compatriotes.

On peut retrouver également les termes de la discussion dans les *Cartas Americanas* (1^{re} et 2^e Séries) qui figurent dans l'édition complète des œuvres de Valera (Madrid, Fernando Fé) et la riposte dans le premier tome des *Variades* de Rafael Merchan (Bogota, 1894).

Cette polémique, désormais historique, offre un intérêt

réel que n'accroîtra guère la lecture des deux volumes suivants.

Presente y futuro (aujourd'hui et demain), de Milo Maria Fabra, sort de la jolie collection elzevir illustrée de J. Gili (Barcelone). Je n'en retiendrai que la première partie consacrée à l'hypothèse d'une guerre hispano-américaine : ce volume fut à l'époque de son apparition une manière de guerre de demain, comme il s'en publie souvent chez nous ; diverses phases d'action étaient imaginées, certaines étapes de la lutte prévues et entre mille possibilités, une conclusion raisonnable servait de point final. M. Milo Maria Fabra a témoigné d'une connaissance heureuse des stratagèmes américains ; l'avenir justifiera-t-il ses espérances optimistes ? souhaitons-le puisque l'Espagne donnera, à son avis, une leçon de magnanimité à l'Ancien et au Nouveau-Monde.

Le second volume : **La vérité sur la guerre**, porte comme sous-titre : révélations d'un journaliste américain ; des photographies donnent un véritable cachet d'authenticité à ce reportage traduit de l'anglais : œuvre de propagande excellente, pamphlet en faveur de l'Espagne, réponse heureuse aux attaques de la presse jaune ; on se familiarisera, à la lecture de cette relation de voyage, avec ce célèbre camp des insurgés, on se mettra en contact avec des mœurs qui nous étonnent : « Si vous, ou tel autre correspondant américain, dit Maximo Gomez à notre reporter, vous avisez de pénétrer dans le campement pour écrire la vérité sur notre situation, je vous fais fusiller, caramba ! » En mettant même en doute l'authenticité des sources de ce volume, vous avez un échantillon des idées attribuées aux insurgés.

L'opinion populaire, surexcitée, demande avant tout des récits militaires : et une partie de la production littéraire de cette année sera dans cette note.

Perez Galdós, le romancier vibrant et sensitif en qui se reflète l'âme populaire de l'Espagne, avait pressenti ce mouvement : arrêtant brusquement ses études psychologiques, il a compris qu'en cette veillée d'armes, le récit d'héroïques campagnes pouvait seul intéresser son public.

Il a donné jadis des preuves de son talent dans ce genre, car durant six années, 1879-1885, il a écrit, sans interrompre ses autres travaux, vingt volumes d'histoire romanesque : les **Episodios Nacionales** (2 séries). Le 10^e volume de la 2^e série nous avait laissés aux premières tentatives du carlisme ; c'est là qu'en dépit de sa promesse, (nous nous en réjouissons !) il reprend son récit abandonné. Il s'excuse d'une façon charmante, comparant l'écrivain au politicien ; tous deux sont soumis à la pression de l'opinion publique. Cette dernière est responsable de leur manque de parole. Il nous annonce une 3.

série d'*Episodios*, dix volumes semblables à celui que nous allons analyser et celui-ci nous a semblé un chef-d'œuvre du genre.

Ceci portera à trente tomes la merveilleuse collection des *Episodios Nacionales* (il en a été tiré une édition de luxe illustrée par les meilleurs dessinateurs de l'Espagne). Laissons pour un instant les *Romans contemporains* au second plan, et occupons-nous des *Episodios Nacionales*.

Perez Galdos fit ses débuts dans le roman historique, *El Audaz*, histoire d'un radical de jadis qui parut dans la *Revista de Espana* vers 1871 ; mais ce fut tout, car il publia coup sur coup ses romans modernes de la première manière, et en 1879 seulement, il donna, dans le roman historique, une mesure de son talent fécond, souple et original.

Il est certain que le succès obtenu en France par les romans d'Erckmann-Chatrian fut un stimulant pour lui ; Galdos les avait lus et avait pris dans leur ensemble, un exemple heureux ; imita-t-il le procédé, comme on l'a écrit : j'en ai toujours douté, l'auteur des *Episodios Nacionales* est doué d'un talent très impressionnable, il défend difficilement sa superbe originalité contre la fascination du livre en cours de lecture ; la prose simple des deux collaborateurs alsaciens fut pour lui une semence féconde ; l'élève a dépassé les maîtres, il nous a restitué quarante années de vie nationale.

Mais hélas ! les interventions nombreuses des armes françaises dans cette période de l'histoire d'Espagne nous rendent pénible la lecture de la première série, véritable contre-épopée napoléonienne. Nous sommes plus à l'aise avec l'expédition du Trocadéro et la fin du règne de Ferdinand VII, nous suivons en toute liberté l'évolution libérale où l'hétérodoxie apparente de l'auteur sert de ferment à un loyal espagnolisme. Il nous en apporte aujourd'hui une nouvelle preuve. Devant l'horizon assombri, il reprend après quinze ans le récit interrompu.

Ferdinand VII est mort, le carlisme fait des progrès sous une régence débile : la révolte ensanglante la Navarre et s'étend de Jaca à Bilbao.

Les armées se suivent et s'observent : jamais guerre fratricide ne fut plus horrible, jamais représailles plus inhumaines.

Zumalacarregui, à la tête de l'armée carliste, promène la guerre sainte sur les contreforts des monts pyrénéens et profite de l'attrait exercé sur les populations par l'arrivée du prétendant don Carlos pour porter des coups décisifs.

Au début du récit un alcalde aragonais convaincu de relations avec l'armée royale doit être passé par les armes, il reçoit les exhortations d'un aumônier carliste : or il se trouve que cet ecclésiastique a été le séducteur de sa fille : le confes-

seur s'agenouille pour recevoir l'absolution du condamné. Il se relève, et le désir qu'il a de réparer l'outrage ancien le pousse à travers les camps rivaux. Le belliqueux aumônier devient tour à tour instrument dans les mains du général carliste, transfuge parmi les royalistes, puis incorporé derechef dans l'armée sainte : son courage est exploité par les deux factions, son âme est attristée et son cœur est lassé, quand le hasard lui fait recevoir les confidences du général Zumalacarregui ; c'est une silhouette inoubliable que celle de ce héros. Elle domine ce récit, Galdos a voulu fixer en elle une légende belle et triste de révolte inutile.

L'horreur de la guerre civile donne aux tableaux qui vont passer sous nos yeux une beauté atroce qui rappelle les eaux-fortes de Goya : les fusillades alternent avec les paysages colorés des montagnes ; le bivouac succède au calme de la vie champêtre, une réalité brutale enserme le rêve le plus chimérique. Nous assistons à la destruction d'une église où les carlistes enfument quelques rebelles et c'est là que nous apparaît pour la première fois la sauvage fille de l'alcalde, Salomé ; nous la retrouverons penchée sur les mourants ; et plus tard encore, dans un misérable campement que sa belle âme aragonaise semble éclairer. Nous suivons le va et vient incertain du chapelain, entre les deux camps, et derrière la fumée de la bataille apparaît la cour du prétendant [oisif. Mais notre pitié va aux humbles qui souffrent et meurent en silence, à Zumalacarregui dont l'âme est simple comme celle du peuple.

L'antinomie qui existe entre les lois relatives et temporaires et l'idéal immuable d'éternelle justice, telle m'a semblé l'idée dominante de l'œuvre ; cette antinomie morale s'affirme dès la première scène : le thème revient dans la bouche de l'ermite qui calme la fougue belliqueuse du chapelain ; et n'est-ce pas pour avoir méconnu les règles éternelles que Zumalacarregui meurt si tristement dans sa maisonnette blanche, suivi de près par notre héros que ses inconséquences ont bien pu étouffer ?

Telle est l'explication que nous proposons : Perez Galdos n'est pas un moraliste didactique, il dévoile rarement des échappées sur sa pensée : il lui suffit de créer des situations et des caractères ; à vous le soin de philosopher, ami lecteur !

Signalons un volume de Ramos Carrion, **Colorin, oorao**, des contes, de courtes nouvelles écrites jadis et hier pour les journaux : ces exquises nouvelles ne manquent ni de charme, ni d'émotion ni de couleur... j'en prends à témoin le vermillon rehaussé du titre du volume.

Nous parlerons de l'œuvre de Ramos Carrion à propos de *Zarçamora*, cette nouvelle que nous promet l'éditeur Gili.

J'ai parlé de cette collection elzévir illustrée à laquelle j'ai emprunté *Presente y futuro*, elle s'accroît chaque jour et peut rivaliser par l'exécution avec nos petites collections illustrées. Revenons sur quelques-uns des derniers volumes qui y sont publiés.

Les **Poesias**, de M. Moreria y Galicia, sont d'un versificateur habile qui semble appartenir à l'école de Campoamor; elles sont d'une intimité délicate et d'un véritable charme. Nous avons gardé ce souvenir de paysages rêvés et nous déplorons seulement un certain modernisme qui nous choque parfois dans la poésie castillane et même chez les maîtres.

Un **Alma de Dios**, le 12^e volume de la même collection, est une simple nouvelle de Juan Ochoa; elle semble appartenir au genre semi-naturaliste qui exista chez nous. Louons une facture assez franche qui rappelle un peu la netteté de Maupassant. Nous parlerons plus à loisir dans notre chronique catalane de l'*Escanya-pobres* de Narcisso Oller. M. Rafael Altamira vient de donner une excellente version castillane.

La **Revista critica de historia y literatura** consacre un article aux publications faites à Lisbonne à l'occasion du centenaire.

Citons, dans la **Revista contemporanea** du 30 avril, un article de M. Cotarelo sur le prétendu livre des querelles du roi Alphonse le Sage.

EPHREM VINCENT. X

LETTRES LATINO-AMÉRICAINES

Bernardo Couto Castillo : *Asfodelos*. — Francisco de Olaguibel : *Oro y negro*, Mejico. — Général Luis V. Mansilla : *Rozas*, Paris. — Emilio Berisso : *Arpegios*, Buenos-Aires. — Abraham Lopez Penha : *Camila Sanchez*, Barcelona. — Santiago Perez Triana : *De Bogota al Atlantico*, Paris.

Le conte et la nouvelle sont d'acclimatation récente en Amérique. Les malveillants attribueront le fait à une recrudescence de la paresse de lire et d'écrire les œuvres de longue haleine, mais il est plutôt dû à un raffinement du goût, si nous voulons nous ranger à l'opinion du critique pour qui la nouvelle est l'élixir de la quintessence. Ce qu'il y a de certain, c'est que de même qu'à l'ode et au poème ont succédé le sonnet et les poésies courtes, ainsi à la narration posée du roman a succédé cette forme courte et vibrante, la nouvelle, qui s'adapte mieux à l'agitation de la vie moderne et satisfait davantage l'impatience de notre curiosité. Sous le titre de

96 Boulevard Rochechouart
Paris